

LES 21 JOURS D'UN NEURASTHÉNIQUE

ou

LE DÉFILÉ DE “ TOUS LES ÉCHANTILLONS DE L'ANIMALITÉ HUMAINE ”

MIRBEAU CONTEUR

Bien avant d'entamer sous son propre nom la carrière littéraire que l'on sait, Mirbeau a été un grand journaliste, vivant de sa plume fort recherchée et collaborant, parallèlement ou successivement, à quantité de quotidiens différents : *L'Ordre de Paris*, *Le Gaulois*, *Le Figaro*, *La France*, *L'Événement*, *Le Matin*, le *Gil Blas*, *L'Écho de Paris*, *L'Aurore* (pendant l'affaire Dreyfus), *L'Humanité* (en 1904), *Paris-Journal* (en 1910), et surtout *Le Journal* (de 1892 à 1902), auquel il a fourni une copie hebdomadaire grassement rémunérée (350 francs l'article, soit environ 1 050 euros¹) pendant près de dix ans. Dans ses quelque deux mille articles, signés de son nom ou de divers pseudonymes², on peut distinguer trois formes principales de collaboration : les chroniques³, les critiques artistiques⁴, littéraires ou musicales⁵, et les contes⁶. À la différence de la plupart de ses contemporains, à commencer par Maupassant, qui ne voulaient rien perdre de leur production alimentaire et prenaient grand soin de recueillir chaque année en volume leurs chroniques ou leurs contes, Mirbeau n'a jamais eu ce souci : de son énorme production journalistique, il n'a publié en volume que les vingt et une *Lettres de ma chaumière*, parues chez Laurent en novembre 1885, et encore n'en a-t-il repris qu'une partie dans ses *Contes de la chaumière* de 1894, où il illustre notamment la misère matérielle, l'insensibilité du paysan normand, et plus généralement la dureté des relations humaines et des conditions sociales d'existence. Il considérait avec négligence, voire avec mépris, des productions qui avaient pour première fonction d'assurer sa pitance quotidienne.

En 1885, à l'époque où Mirbeau atteint une grande notoriété dans le monde de la presse et commence à y être fort apprécié sur le marché des cervelles humaines, le conte joue un rôle de premier plan dans les principaux quotidiens nationaux. Il constitue, pour les magnats avides de rentabiliser leur investissement, une manière de fidéliser la masse flottante des lecteurs en leur offrant un espace ludique et récréatif où chacun, sur deux ou trois colonnes, peut retrouver ses désirs, ses rêves, ses préjugés, ses habitudes et ses croyances. Autrement dit, dans une presse qui, à cette époque, est avant tout littéraire et divertissante, beaucoup plus qu'informatrice⁷, le conte contribue à sécuriser le lectorat en lui renvoyant sa propre vision du monde et de la société. Il n'est donc pas question, en principe, de l'inquiéter, de le faire réfléchir, ni, *a fortiori*, de développer son esprit critique contre les valeurs de la République et les institutions sociales les plus respectées, à

1 Il est alors le journaliste le mieux payé de l'époque. En 1885, ses articles n'étaient payés que 125 francs (375 euros).

2 Parmi ces pseudonymes, citons ceux d'Auguste, de Gardéniac, de Montrevêche, de Jean Maure, de Jacques Celte et de Jean Salt. Il a aussi rédigé des articles anonymes dans *L'Ordre de Paris* et signé ses *Chroniques du Diable* de *L'Événement* au moyen d'un dessin représentant un petit diable aux pieds fourchus (j'en ai publié une anthologie, parue en 1994 aux Annales littéraires de l'université de Besançon).

3 Les chroniques politiques ont été recueillies par nos soins dans ses *Combats politiques* (Librairie Séguier, Paris, 1990) et *L'Affaire Dreyfus* (Librairie Séguier, Paris, 1991).

4 Elles ont été publiées par nos soins en trois volumes : *Combats esthétiques* (Nouvelles éditions Séguier, Paris, 1993, deux volumes) et *Premières chroniques esthétiques* (Société Octave Mirbeau – Presses de l'université d'Angers, 1996).

5 Voir notre édition de ses *Chroniques musicales*, Séguier-Archimbaud, Paris, 2001.

6 Ils ont été recueillis, pour l'essentiel, dans notre édition, en deux volumes, des *Contes cruels* (Librairie Séguier, Paris, 1990 ; Les Belles Lettres, Paris, 2000).

7 La plupart des quotidiens n'ont alors que quatre ou six grandes pages, dont une ou deux consacrées aux annonces et aux réclames. Les informations *stricto sensu* sont généralement reléguées dans les pages 2 et 3, et la première page est consacrée aux chroniques, aux contes et aux histoires drôles, appelées “ nouvelles à la main ”.

défaut d'être respectables. Il constitue donc bien souvent, aux yeux d'un intellectuel libertaire comme Mirbeau, un nouvel opium du peuple.

Dès lors on se doute bien que *l'imprécateur au cœur fidèle*⁸, qui est la plus vivante incarnation de l'intellectuel engagé dans les affaires de la cité et qui a mis sa plume redoutée au service de son idéal de justice et de vérité, va faire du conte, genre obligé pour qui vit de sa plume, une utilisation radicalement différente. De fait, il s'est employé à le subvertir, tout en respectant l'apparence formelle et le format standard (trois cents lignes de journal). Non seulement il y aborde les thèmes qu'il ne cessera d'exploiter dans ses grandes œuvres en gestation – le sadisme, l'incommunicabilité, la guerre des sexes, la spirale de la violence, la souffrance existentielle, la tragique inconsistance des existences larvaires –, mais, bien avant *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre*, il y dresse aussi l'inventaire des infamies universelles et des turpitudes sociales. Ses contes sont ainsi le creuset dans lequel s'inscrivent les allusions polémiques et les critiques de la société du temps : il y met à mal le cléricanisme, le nationalisme, le revanchisme, l'antisémitisme, le colonialisme, et stigmatise ceux qu'il appelle les “*âmes de guerre*”⁹. Comme Voltaire, il ambitionne d'amener son lectorat à modifier certains de ses comportements, il espère faire jaillir l'étincelle dans les consciences, contribuer, fût-ce modestement, à faire évoluer les choses. Ainsi subverti, le conte cesse d'être un simple divertissement, pour devenir une entreprise didactique de démolition et de correction, que l'on pourrait rapprocher de la “*moralité*”¹⁰ et de la “*remontrance*”.

Dès lors, il serait doublement contre-productif, pour lui, de renoncer à tirer un meilleur profit, pécuniairement parlant, de sa production alimentaire, d'une part, et, d'autre part, de ne pas l'utiliser comme une arme efficace dans les grands combats qu'il a entrepris de mener pour la Justice dans tous les domaines. Aussi bien, à défaut de les rassembler tels quels en volumes portant le nom du conte liminaire, comme c'est l'usage, a-t-il inauguré une pratique originale, dont témoigne éloquemment cette nouvelle “*monstruosité littéraire*”¹¹ que constitue *Les 21 jours d'un neurasthénique*.

COLLAGE ROMANESQUE

Les 21 jours d'un neurasthénique, qui paraît chez Fasquelle le 15 août 1901, marque en effet un nouveau pas dans la voie de la déconstruction, voire de la mise à mort, du roman dit “réaliste” dans la continuité de Balzac et de Zola. Il s'agit d'une œuvre narrative singulière, qui est bien de nature à déconcerter les lecteurs et les critiques littéraires attachés à la forme romanesque héritée du XIX^e siècle. Mirbeau y pousse encore plus loin que dans *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre* son mépris pour la composition, à laquelle il préfère la simple juxtaposition arbitraire de séquences narratives étalées sur le temps d'une cure (d'où les *21 jours* du titre). De surcroît, atteint de ce que l'on appelle alors “neurasthénie”, et qui est un symptôme de son mal-être existentiel, il y épanche “*sa maladie dans le récit*”, comme l'écrit Monique Bablon-

8 C'est le sous-titre de la biographie d'*Octave Mirbeau*, par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Librairie Séguier, 1990, 1020 pages.

9 Deux de ses articles de *L'Humanité* s'intituleront précisément “*Âmes de guerre*” (ils sont reproduits dans notre édition des *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrézien, 1990).

10 Mirbeau a intitulé *Farces et moralités* le recueil de ses six petites pièces en un acte, publiées par Fasquelle en 1904 (et recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet*, Eurédit, Cazaubon, 2003).

11 L'expression est d'Antoine Adam, à propos du *Dom Juan* de Molière, qui n'obéit à aucun des canons du théâtre classique et en transgresse toutes les règles sacro-saintes. Je l'ai déjà appliquée au *Jardin des supplices*, paru en 1899.

Dubreuil¹², ce qui a pour effet de transfigurer toutes choses – à commencer par la ville de Luchon¹³ et le spectacle des Pyrénées, qui ne lui inspirent qu’*“inexprimable angoisse”*, *“morne tristesse”* sans cause, mélancolie et, en guise de consolation, dérision assassine –, transgressant du même coup le code de la vraisemblance, le code de la crédibilité et l’exigence d’unité de ton.

Renouant avec une tradition qui remonte à Boccace et Marguerite de Navarre, et qui, en passant par Sterne et Diderot, se perpétuera jusqu’à Milan Kundera, Umberto Eco et Salman Rushdie, Mirbeau s’est en effet contenté de coudre, sans se soucier le moins du monde de coutures par trop visibles¹⁴, une soixantaine de contes, ou de fragments de contes, parus dans la grande presse, parfois à deux, voire trois reprises, et sous des titres différents, entre 1887 et 1901. En voici la liste, en suivant l’ordre d’apparition des séquences : “ En voyage ” (*Le Journal*, 1^{er} septembre 1898 ; “ En traitement ” (I) (*Le Journal*, 8 août 1897) ; “ Virtualités cosmogoniques ” (*Le Journal*, 17 mai 1896) ; “ L’Embaumeur ” (*Le Journal*, 10 octobre 1897) ; “ Lettre ouverte à Alphonse Allais¹⁵ ” (*Le Journal*, 29 avril 1896) ; “ Chez les fous ” (*L’Écho de Paris*, 2 juin 1891) ; “ En traitement ” (III) (*Le Journal*, 22 août 1897 ; “ En traitement ” (II) (*Le Journal*, 15 août 1897) ; “ Le Cadre et le ministre ” (*Le Journal*, 11 mars 1900) ; “ Instantané de ministre ” (*Le Journal*, 25 mars 1900) ; “ L’Orateur¹⁶ ” (*Le Journal*, 30 octobre 1892) ; “ En wagon ” (*Le Journal*, 20 septembre 1896) ; “ Psychologie militaire ” (*L’Aurore*, 6 juillet 1899) ; “ Maroquinerie ” (*Le Journal*, 12 juillet 1896) ; “ Le Pont ” (*Le Journal*, 26 mai 1895) ; “ Le Bain ” (*Gil Blas*, 10 mai 1887) ; “ L’Oubli ”, (*Le Journal*, 6 février 1898) ; “ La Bague ” (*Le Journal*, 18 juin 1899) ; “ Un peu de science ” (*Le Journal*, 29 septembre 1896) ; “ La Villa hantée ” (*Le Journal*, 28 juin 1898) ; “ Trop riche ” (*Le Journal*, 20 juin 1897) ; “ ? ” (*L’Écho de Paris*, 3 octobre 1893) et “ Notes de voyage¹⁷ ” (*Le Journal*, 18 août 1896) ; “ Récit avant le gala ” (*Le Journal*, 19 octobre 1896) ; “ Le Petit vicomte ” (*Le Journal*, 3 janvier 1897) ; “ Histoire de revenants ” (*Le Journal*, 14 mars 1897) ; “ Le Petit pavillon ” (*Le Journal*, 15 septembre 1895) ; extraits de *Mémoires de mon ami*, parus en feuilleton dans *Le Journal* en 1899 ; “ Ce que disent les murs ” (II) (*Le Journal*, 23 septembre 1900) ; “ Ce que disent les murs¹⁸ ” (I) (*Le Journal*, 16 septembre 1900) ; “ À Cauvin¹⁹ ” (*Le Journal*, 16 août 1896) ; “ Trop riche ” (*Le Journal*, 2 août 1896) ; “ La Blouse et la redingote ” (*Le Journal*, 19 mai 1901) ; “ Entre gentilshommes ” (*Le Journal*, 26 mai 1901) ; “ Un mécontent ” (*L’Écho de Paris*, 17 mai 1889) et “ Un ami du peuple ” (*Gil Blas*, 11 octobre 1887) ; “ Monsieur le

12 Monique Bablon-Dubreuil, “ Une Fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau ”, *Romantisme*, n° 94, décembre 1994, pp. 28-38. Cette transfiguration du réel sous le regard d’un observateur en proie à la maladie rapproche Mirbeau de Van Gogh, qu’il a découvert au lendemain de sa mort, dont il a été le premier à louer le génie, et dont il a acheté, dès 1891, deux toiles devenues, un siècle plus tard, les plus chères au monde : les *Iris* et les *Tournesols*

13 Le nom de Luchon n’est jamais cité, histoire d’*“éviter la fonction référentielle”* et de *“l’indifférencier”*, comme le note Arnaud Vareille (“ Un mode d’expression de l’anticolonialisme mirbellien - la logique du lieu dans *Les 21 jours d’un neurasthénique* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, pp. 153-154). Mais la station est parfaitement reconnaissable. C’est à Luchon précisément que Mirbeau a suivi une cure de vingt et un jours, en août 1897.

14 Il écrit par exemple, avec une totale désinvolture : *“Justement, voici un portrait de lui que je retrouve dans mes notes.”* Ou bien : *“C’est cette même année-là que”*... Ou bien : *“Rencontré hier deux personnages”*... Ou bien encore : *“Et voici M. Arthur Lebeau”*, qui arrive comme un cheveu sur la soupe. Et même, plus brutalement encore : *“Premier récit”*, *“Deuxième récit”*, etc. Il ne se met guère en frais, non plus, pour commenter les contes, se contentant le plus souvent de banalités en guise de liaison. Visiblement, il s’agit d’afficher l’arbitraire de la juxtaposition et, du même coup, de contester le principe même de la composition.

15 Mirbeau et Alphonse Allais étaient complices au *Journal* et se renvoyaient cocassement la balle pour monter des canulars. Le texte le plus allaisien de Mirbeau est le fameux “ Concombre fugitif ” paru le 16 septembre 1894

16 Article paru sous le pseudonyme de Jean Maure.

17 Récit paru sous le pseudonyme de Jacques Celte.

18 Il s’agit de textes écrits au cours d’un séjour dans une autre station de montagne, Interlaken.

19 Cauvin, victime d’une erreur judiciaire, venait d’être reconnu innocent après des années de bagne, comme Rouffat, d’où la dédicace du conte.

duc d'Orléans ” (*Le Journal*, 3 juin 1901) ; “ La Croix de Binder²⁰ ” (*Le Journal*, 9 juin 1901) ; “ Le Choléra ” (*L'Écho de Paris*, 6 septembre 1892) et “ Un administrateur ” (*Le Journal*, 5 août 1894) ; “ Monsieur le Recteur ” (*L'Écho de Paris*, 17 septembre 1889) ; “ Scrupules²¹ ” (*Le Journal*, 26 janvier 1896). ; “ Pour M. Lépine²² ” (*Le Journal*, 8 novembre 1896) ; “ Dépopulation ” (*Le Journal*, 25 novembre 1900) ; “ Le Mur ” (*L'Écho de Paris*, 20 février 1894) ; “ Le Portefeuille²³ ”, *Le Journal*, 23 juin 1901) ; “ Une lettre ” (*Le Journal*, 11 novembre 1900) ; “ La question sociale est résolue ” (*Le Journal*, 19 septembre 1897) ; “ Parquons les bigorneaux ” (*Le Journal*, 9 août 1896) ; “ Le Nid d'abeilles (*Gil Blas*, 16 août 1887) et “ Le Nid de frelons²⁴ ” (*L'Écho de Paris*, 29 octobre 1889) ; “ Un baptême²⁵ ” (*L'Écho de Paris*, 7 juillet 1891) ; “ Le Veuf ” (*Le Gaulois*, 31 août 1887) et “ Un passant ” (*Le Journal*, 23 septembre 1894) ; “ La Femme du peintre ” (*L'Écho de Paris*, 6 août 1889) et “ L'Enfant mort ” (*Gil Blas*, 8 mai 1887) ; “ En traitement ” (IV) (*Le Journal*, 29 août 1897) ; “ La Livrée de Nessus ” (*Le Journal*, quatre livraisons, du 16 mai au 6 juin 1897) et “ Le Petit lièvre ” (*L'Écho de Paris*, 30 mai 1893) ; “ En traitement ” (V) (*Le Journal*, 5 septembre 1897) et “ Dans la montagne ” (*Le Gaulois*, 6 août 1896)²⁶.

Ce qui est supposé lier tous ces récits, conçus indépendamment les uns des autres²⁷, c'est un séjour effectué par un inconsistant narrateur, nommé Georges Vasseur (mais son identité n'a aucune espèce d'importance : il n'est qu'une utilité transparente et caméléonesque²⁸), dans une station thermale des Pyrénées, où le neurasthénique romancier a passé le mois d'août 1897, dans l'espoir d'y guérir, non pas sa névrose, mais un catarrhe de la gorge qui le menaçait de surdité. Sous les yeux de cet observateur au regard impitoyable (et pour cause !) défile une “ *insupportable collection de toutes les humanités* ”, spécimens gratinés de “ *l'animalité humaine* ”, grotesques ou inquiétants, maniaques, imbéciles, canailles, assassins et forbans de tout poil. Les uns sont de pures fictions, et avouées comme telles, et sont le plus souvent affublés de patronymes étrangers à cet état-civil auquel Balzac entendait faire concurrence, histoire de souligner l'intervention arbitraire du romancier demiurge : docteur Triceps, Jean Loqueteux, Jean Guenille²⁹, docteur Trépan, M. Tarte, Clara Fistule, Isidor-Joseph Tarabustin, baron Kropp, docteur Fardeau-Fardat, Parsifal, marquise de Parabole, etc. Les autres, comme dans les *interviews* imaginaires dont Mirbeau a le secret, sont

20 “ La Blouse et la redingote ”, “ Entre gentilshommes ”, “ Monsieur le duc d'Orléans ” et “ La Croix de Binder ” auraient dû prendre place dans un grand roman inachevé, *Un gentilhomme* (accessible sur Internet, sur le site des éditions du Boucher).

21 De ce conte, Mirbeau tirera une farce en un acte, également intitulée *Scrupules* ; elle sera représentée en 1902, sera traduite dans de très nombreuses langues, et connaîtra notamment un immense succès en Allemagne (elle est recueillie dans le tome III du *Théâtre complet* de Mirbeau, *loc. cit.*). Elle sera abondamment utilisée par des groupes leur libertaires pour leur *agit-prop*.

22 Lépine était le préfet de police de Paris. Le récit est clairement un appel lancé aux autorités administratives pour les alerter sur la misère prostitutionnelle. Mirbeau a réhabilité les prostituées et a revendiqué leurs droits dans un essai tardif, *L'Amour de la femme vénale*, Editions Indigo-Côté Femmes, 1994 (texte traduit du bulgare !).

23 De ce conte, Mirbeau tirera également une farce en un acte, intitulée aussi *Le Portefeuille*, qui sera représentée en 1902 et recueillie dans les *Farces et moralités* en 1904 (tome III du *Théâtre complet*, *loc. cit.*).

24 L'épisode se déroule dans la maison même de Mirbeau à Kérisper, près d'Auray, où il habite en 1887-1888, et s'inspire de la folie et des propos incohérents de sa propre cuisinière bretonne, Marie-Anne, rebaptisée Mathurine.

25 Mirbeau a été le témoin de l'anecdote, qu'il rapporte à son ami Paul Hervieu, avant d'en tirer la matière d'un conte.

26 La plupart de ces textes ont été recueillis dans notre édition des *Contes cruels* de Mirbeau, publiés en deux volumes en 1990 à la Librairie Séguier (réédition Les Belles Lettres, 2000). On peut s'y reporter pour l'étude des variantes et de la genèse des *21 jours*.

27 C'était déjà le cas des trois parties du *Jardin des supplices* (voir notre préface au roman, accessible sur Internet, sur le site des Éditions du Boucher).

28 Arnaud Vareille (art. cit., p. 161) voit en lui l'équivalent d'un guide touristique remplissant un “ *vide entre des récits seuls dignes d'intérêt* ”.

29 Pour souligner le caractère délibérément non réaliste des noms choisis, Mirbeau fait dire au commissaire : “ *Et il s'appelle Jean Guenille !... C'est admirable... C'est à mettre dans un livre...* ”

empruntés au gotha de la Troisième République : on côtoie de la sorte des hommes politiques (l'inamovible et polyvalent ministre Georges Leygues, bon à tout, c'est-à-dire propre à rien ; Émile Ollivier³⁰, qui s'est lancé dans la guerre de 1870 " *d'un cœur léger* " ; Paul Deschanel, président de la Chambre aux manières élégantes d'un coiffeur) ; des militaires (le général Archinard, le conquérant du Soudan), ou des stars du barreau (tel M^e Du Buit, futur avocat de Jules Claretie dans la bataille du *Foyer*³¹). " *Pour notre joie vengeresse* ", ils sont " *dénoncés par leur nom propre* ", se réjouit Alfred Jarry³². Cette parade d'humanités dérisoires ou monstrueuses constitue " *un véritable cinématographe des types qui défilent dans les villes d'eaux* ", note le critique de *L'Aurore*³³, séduit par la technique révolutionnaire du tout nouveau septième art. Chacun de ces êtres, qui semblent relever de la tératologie plus que de la sociologie et de la psychologie, est l'acteur ou le spectateur d'histoires *hénaurmes* et souvent atroces, où le cocasse le dispute à l'horrible et l'absurde au révoltant, où la caricature féroce à la Daumier ou à la Goya fait bon ménage avec l'humour noir à la Swift, où " *le lyrisme ricane et la gaieté broie le cœur* ", selon la mirbellienne et dialectique formule de Roland Dorgelès³⁴.

S'il nous livre en l'état ce nouveau *patchwork* déconcertant sans se soucier de lier dramatiquement les parties de ce récit à tiroirs³⁵ ni de leur imposer un cadre préétabli, ce n'est pas seulement pour rentabiliser, en gestionnaire avisé, des " *fonds de tiroir* ", comme il l'a fait par exemple en publiant pendant des années des pièces détachées de *Dans le ciel*, roman resté inédit en volume³⁶. C'est aussi et avant tout afin de rendre sensible, une quarantaine d'années avant les existentialistes, l'absurdité foncière d'un univers où rien ne rime à rien et qui échappe à toute velléité d'explication rationnelle³⁷. Loin d'être gratuits, le chaos et la contingence d'un récit qui n'obéit à aucune nécessité interne, qui commence arbitrairement, qui s'arrête abruptement – comme *Le Calvaire* et *Dans le ciel* – et qui " *pourrait être continué* " sans dommage, selon le vœu d'André Gide, reflètent la contingence de la vie et l'universel chaos.

Le romancier entend aussi transgresser une nouvelle fois le code de la crédibilité romanesque³⁸, qui implique le respect de l'accord tacite passé avec le lecteur, n'y voyant qu'une *mystification*. Il ne se soucie donc nullement de justifier d'improbables confidences³⁹, ni de faire

30 Cette évocation assassine d'Émile Ollivier, vaudra à Mirbeau une provocation en duel de son fils, prompt à vouloir réparer l'outrage fait à son vieux père... Le romancier refusera naturellement de se battre et invoquera son droit de juger librement des événements historiques.

31 Cette grande comédie en trois actes sera finalement créée à la Comédie-Française en décembre 1908, par décision de justice, au terme d'une longue bataille politico-judiciaire. Elle est recueillie dans le tome IV de notre édition critique du *Théâtre complet* de Mirbeau, Eurédit, Cazaubon, 2003.

32 *La Revue blanche*, 1^{er} septembre 1901 (*La Chandelle verte*, Livre de Poche, p. 601).

33 *L'Aurore*, 19 août 1901.

34 Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches*, Albin Michel, 1952, p. 131. Ce texte de l'ancien président de l'Académie Goncourt a servi de préface à l'édition des *Œuvres illustrées* de Mirbeau parues, en dix volumes, de 1934 à 1936, aux Éditions Nationales, et a été reproduit en guise de préface à notre édition critique de l'*Œuvre romanesque* d'Octave Mirbeau (Buchet/Chastel – Société Octave Mirbeau, trois volumes, 2000-2001).

35 Il arrive au romancier démiurge de prêter à un même personnage, par exemple la marquise de Parabole ou le marquis de Portpierre, des aventures qui, dans les contes originels, étaient arrivées à des personnages différents.

36 *Dans le ciel* est accessible, depuis le 20 octobre 2002, sur le site Internet des Éditions du Boucher.

37 Au début du chapitre X, le narrateur relève l'arbitraire du procédé mis en œuvre : " *Mais voyez comme les choses s'arrangent dans les stations balnéaires, qui sont les seuls endroits du monde où se révèle encore l'action, si contestée ailleurs, de la divine Providence.* " On ne saurait mieux contester le finalisme inhérent aux romans bien construits.

38 Une de ces transgressions consiste, dans le chapitre XXII, à mettre dans la bouche d'un cocher analphabète un récit écrit dans un style tout à fait littéraire... Il en allait de même dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

39 Le narrateur écrit, par exemple, au début du chapitre XXII : " *Je ne vous dirai point par suite de quelles circonstances étranges je fus amené à recevoir, aujourd'hui, cette étrange confession.* " Notons au passage que le mot " *aujourd'hui* " semble indiquer l'existence d'un journal intime, du genre de celui de Célestine dans *Le Journal d'une femme de chambre*, ce qui introduit une confusion générique supplémentaire. Sur cette confusion, voir notre

croire à la véracité des propos de ses fantoches, qui correspondent peut-être à ce qu'ils pensent *in petto*, mais que, dans la vie "réelle", ils n'auraient cure de crier sur les toits. Au-delà de l'apparence superficielle et mensongère des individus et des institutions – ce que Pascal appelait les "grimaces"⁴⁰ destinées à frapper et à duper l'imagination des faibles, et ce que le scrupuleux gentleman-cambrioleur⁴¹ des *21 jours* nomme pompeusement "le fallacieux décor de nos vertus et de notre honneur" –, il s'attache à dégager leur vérité profonde, qui, en temps ordinaire, est soigneusement mise à l'abri des regards indiscrets. Les lecteurs savent pertinemment que le général Archinard, pour avoir conquis le Soudan à coups de massacres civilisateurs, n'a pas pour autant tapissé son appartement de cent neuf peaux de nègres exhibées comme des trophées ; que Georges Leygues, ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, n'a pas réellement programmé, ni même "prévu", l'incendie de la Comédie-Française et ne distribue pas "chaleureusement" au premier venu les breloques de la Légion "d'Honneur", comme don dit, comme s'il s'agissait de friandises pour enfants à amadouer⁴² ; ou qu'Émile Ollivier n'a pas pu tout oublier de sa responsabilité dans la débâcle de 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais qu'importe ? Le récit n'est évidemment pas à prendre au pied de la lettre, et le romancier, loin de vouloir nous mener en bateau, prend bien soin au contraire de nous distancier d'emblée et de nous installer de plain pied dans le registre de la farce et de l'énorme caricature : il n'a aucune prétention au "réalisme"⁴³. Mais en prêtant à ses fantoches des propos ingénus ou absurdes et des attitudes grotesques ou odieuses, par-delà les personnalités mises en scène – car c'est du théâtre –, c'est l'ensemble des politiciens démagogues et irresponsables, ce sont les dérisoires breloques si cher cotées sur le marché et qui permettent d'acheter dévouements et complicités, c'est l'armée de guerre civile et de coups d'État, ce sont les atrocités des expéditions "anthropophagiques et coloniales"⁴⁴, c'est la "boucherie héroïque" de 1870, qu'il nous incite à regarder d'un œil neuf, affranchi des verres déformants du conditionnement social. Il fait ainsi craquer le vernis des faux respects qui nous aveuglent, il nous oblige à regarder Méduse en face, dans l'espoir de susciter chez une partie de son lectorat pas trop crétinisée – les ratés du conditionnement, ceux qu'il appelle des "âmes naïves"⁴⁵ –, une saine réaction d'horreur, qui pourrait être le premier pas vers une prise de conscience et, qui sait ? vers une action en vue de changer, sinon le monde, du moins la désastreuse organisation sociale⁴⁶.

Si "la ville d'eaux où séjourne le neurasthénique prend des proportions énormes pour

introduction au *Journal*, accessible sur le site Internet des éditions du Boucher.

40 Le mot de "grimaces" est particulièrement apprécié de Mirbeau. En 1883, il a nommé *Les Grimaces* un pamphlet hebdomadaire de petit format, qui n'a vécu que six mois. Dans toute son œuvre il a entrepris de démasquer les puissants et de faire éclater l'apparence des respects immérités dont jouissent des institutions telles que l'armée, l'Église romaine, la prétendue "Justice" ou les gouvernements dits "républicains" etc.

41 Il convient de préciser qu'Arsène Lupin, le plus célèbre des gentlemen-cambrioleurs, ne naîtra, sous la plume de Maurice Leblanc, que quatre ans après *Les 21 jours*, en 1905.

42 Rappelons que Daniel Wilson, gendre du président de la République Jules Grévy, vendait naguère les croix de la Légion d'Honneur dans une officine de l'Élysée. Le scandale du trafic des décorations a éclaté pendant l'automne 1887 et Grévy a été obligé de démissionner quelques mois plus tard.

43 Pour Mirbeau, écrivain impressionniste et lecteur de Schopenhauer, il n'existe pas de réalité "objective" indépendante de l'esprit qui la pense : comme le dit M. Tarte, enivré par le meurtre qu'il vient d'accomplir en toute impunité, "on a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre esprit". Le peintre Lucien de *Dans le ciel*, inspiré de Vincent Van Gogh, avait déjà exprimé la même idée.

44 Sur la dénonciation de ces expéditions, voir notamment *Colonisons*, Van Balberghe, Bruxelles, 2003, et l'article cité d'Arnaud Vareille. L'anthropophagie coloniale est également évoquée dans un passage du *Jardin des supplices*, qui est un spécimen gratiné d'humour noir.

45 C'est-à-dire celles qui ont conservé quelques parcelles de l'innocence de l'enfant, celles qui n'ont pas encore été complètement polluées par les couches excrémentielles d'idées toutes faites que la culture du milieu accumule sur leur "nature".

46 Ce sont précisément ces âmes naïves qui, au fil des mois, ont grossi peu à peu les très modestes rangs des premiers dreyfusards et qui ont rendu possible la révision du procès d'Alfred Dreyfus.

contenir ses formidables et burlesques hôtes ” – note justement le compagnon Alfred Jarry –, c'est parce que “ *la société tout entière se cristallise dans cette vingtaine de fripouilles, admirables à force d'ignominie groupées autour de la buvette* ”. C'est en effet un microcosme, où l'on retrouve tout l'enfer de Dante, mais, ajoute-t-il, un enfer “ *terriblement perfectionné pour faire face à quelques siècles de vice de plus*⁴⁷ ”... Comme l'écrit Arnaud Vareille, “ *le récit est un guide de la société, même s'il en présente une vision parcellaire, partisane, discontinue*⁴⁸”, et la ville d'eaux, véritable “ *zoo humain* ”, est “ *un lieu d'expérimentation et d'observation, dont les conditions artificielles (le voyage, le lieu de cure) dans lesquelles sont placés les personnages assemblés miment au plus près leur environnement naturel (la ville, la société)*⁴⁹”.

UNE SOCIÉTÉ EN PROIE À LA FOLIE

Les 21 jours d'un neurasthénique, c'est d'abord, comme l'écrit Eugène Montfort, “ *le cri d'un homme blessé*⁵⁰ ” par une société en proie à la folie, où, selon l'aliéniste Triceps, tout le monde est fou⁵¹ : aussi bien les “ *fous officiels* ” en quête de leur identité ou de leur pensée prétendument volées, ou qui thésaurisent des millions imaginaires, à l'instar de Jean Loqueteux, et qui sont, selon le narrateur, “ *une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise*⁵²”, que les citoyens ordinaires, dûment crétinisés par la sainte trinité⁵³, et qui sont des fous d'autant plus dangereux qu'ils s'ignorent : ils se laissent, sans en avoir même conscience, aliéner et standardiser⁵⁴ par la presse, la mode ou la religion, et sont obsessionnellement en quête de richesses tout aussi imaginaires.

“ *La mort des uns... c'est la vie des autres* ” : tel est le principe darwinien de cette société bourgeoise et de cette économie capitaliste, “ *à l'appétit insatiable de qui il faut chaque jour apporter sa large portion d'âmes humaines* ”, et qui sont en réalité restées primitives et soumises à la loi de la jungle, bien qu'elles se croient et se proclament civilisées, humaines et progressistes. Folle et monstrueuse est “ *la constitution même de la société* ”, où les médecins trucident leurs clients, où la misère la plus sordide livre des enfants à la prostitution et des va-nu-pieds au crime et à l'échafaud, où des philanthropes s'enrichissent à force de filouteries, où des édiles avides de se dévouer provoquent la mort de leurs administrés, où des femmes vampires torturent sadiquement des proies consentantes, où l'on civilise à coups de fouet et de massacres⁵⁵, où l'on “ *organise administrativement des hécatombes de nouveau-nés* ”, où l'on expédie à la boucherie de la guerre

47 *La Revue blanche*, 1^{er} septembre 1901.

48 Arnaud Vareille, “ Un mode d'expression de l'anticolonialisme mirbellien - la logique du lieu dans *Les 21 jours d'un neurasthénique* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, 2002, p. 148.

49 *Ibidem*, p. 149.

50 Eugène Montfort, *Revue naturiste*, 1^{er} octobre 1901.

51 “ *Tout est névrose* ”, déclare-t-il, et les génies eux-mêmes sont des fous...

52 Il explique qu’“ *eux seuls, dans notre société civilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle* ” et “ *seuls, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie* ”. À l'instar des artistes, des vagabonds et des prostituées, ce sont des ratés du conditionnement, et à ce titre ils sont connotés positivement aux yeux de Mirbeau. Sur ce point, voir l'article de Pierre Michel, “ Octave Mirbeau et la marginalité ”, *Recherches sur l'Imaginaire*, université d'Angers, cahier n° 29, décembre 2002.

53 Cette sainte trinité est constituée de la famille, de l'école et de l'Église. Voir Octave Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990.

54 “ *Mon ami n'est pas un individu, mais une collectivité* ”, constate le narrateur dès le début de son récit, en présentant une de ses connaissances.

55 “ *Je ne connais qu'un moyen de civiliser les gens, c'est de les tuer* ”, déclare fièrement le général Archinard, interviewé par le narrateur... La citation est presque textuelle. En Irak, la clique de Bush junior apporte la “ démocratie ” à coup de bombardements et de massacres de civils : *nihil novi sub sole*...

des centaines de milliers d'innocents⁵⁶, où la “ Justice ” envoie au bain des gens suspects pour avoir montré trop d'émotivité, ou au contraire pas assez⁵⁷, où l'on décore des assassins, des médiocres et des rampants, où les électeurs acclament les politiciens qui les dupent le plus en leur faisant les promesses les plus folles, où le vol, bien loin d'être stigmatisé, est le moteur de la popularité⁵⁸ et “ *la principale préoccupation de l'homme* ”, où de “ *parfaits gentilshommes* ”, héritiers de “ *trois siècles de gloire et d'honneur* ”, n'ont d'autre préoccupation que de “ *rouler royalement les gens* ”, où des curés rackettent leurs misérables ouailles à coup de chantages et au nom de Dieu, où “ *des êtres humains crèvent de faim et de misère, alors que les produits alimentaires encombrant tous les marchés de l'univers* ”, où tout s'achète et se vend – ou se vole, ce qui revient au même –, les honneurs et les femmes, le pouvoir et l'impunité, le succès et la respectabilité.

Tout n'y qu'apparences mystificatrices, et tout continue d'y marcher à rebours du bon sens et de la justice, comme notre imprécateur n'a cessé de le proclamer depuis son scandaleux pamphlet d'octobre 1882 contre la société du spectacle, “ *Le Comédien* ”⁵⁹. Il s'emploie donc, non seulement à nous en dévoiler les dessous fort peu ragoûtants⁶⁰, mais du même coup à nous faire partager son indignation de citoyen et d’“ intellectuel ”, au sens que l'affaire Dreyfus a donné à ce mot⁶¹, qui ne saurait se résigner – ni aux ignominies des hommes, ni à “ *la barbarie des lois qui ne protègent que les heureux* ” – et qui, en toute indépendance, crie haut et fort son dégoût. Son rôle n'est pas de “ *pérorer comme un socialiste* ” et de “ *montrer le vide des actes dans le vide des phrases* ”, comme le dit le miché harponné par une misérable prostituée, mais tout simplement de faire éclater le scandale en permettant à tous de découvrir crûment une réalité sociale délibérément choquante⁶² et que les nantis préfèrent ignorer, histoire de préserver leur confort intellectuel et leur bonne conscience.

Dans son long combat contre une société d'oppression, criminelle et hypocrite, qui le révolte et dont il rêve le grand chambardement, les deux armes privilégiées par Mirbeau sont la dérision et la démystification. Alors que l'habituelle subjectivité de ses récits et de ses chroniques suppose, à des degrés divers, l'adhésion, voire l'identification, du lecteur du narrateur ou au chroniqueur, et, à l'occasion, n'exclut pas le recours à la pitié, voire à la sensiblerie, moyen efficace de toucher les cœurs pas trop endurcis⁶³, la dérision, elle, exclut toute identification et tout effet larmoyant. Elle implique au contraire la distanciation, obtenue par l'ironie ou par l'humour – avec une prédilection pour l'humour noir ou grinçant. C'est à l'esprit des lecteurs que s'adresse notre libertaire, qui a la volonté affichée de les obliger à exercer leur liberté de jugement et à prendre position. Non pas en se soumettant moutonnièrement ou rhinocériquement⁶⁴ aux idées toutes faites dont on les matraque

56 “ *Et j'irai dire aux rois, aux empereurs, aux républiques, que c'en est fini de leurs armées, de leurs massacres... de tout ce sang, de toutes ces larmes, dont ils couvrent l'univers, sans raison* ”, écrit celui qui a pour ambition de devenir un “ *danger social* ”.

57 On est proche, dans l'affaire Rouffat des *21 jours*, du cas de Meursault, de *L'Étranger*, condamné à mort pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère. Mais pour les lecteurs de l'époque, c'est évidemment à l'affaire Dreyfus que faisait penser l'affaire Rouffat.

58 Mirbeau a déjà développé cette idée dans “ *En mission* ”, deuxième partie du *Jardin des supplices*.

59 Article recueilli dans ses *Combats politiques*, Librairie Séguier, Paris, 1990, pp. 43-50.

60 Célestine nous les dévoilait déjà dans *Le Journal d'une femme de chambre*.

61 L'intellectuel dreyfusard est un citoyen conscient de ses devoirs et doté d'une conscience éthique et politique : bénéficiant de privilèges intellectuels, de par sa position sociale, au lieu de les mettre au service des nantis et des oppresseurs de tout poil, il se sent solidaire des victimes. Ses idéaux sont la Justice et la Vérité.

62 D'où l'accusation d'obscénité qui lui est faite d'une façon récurrente depuis un siècle. Sur cet aspect, voir l'article d'Arnaud Vareille, “ *Mirbeau l'obscène* ”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 10, mars 2003, pp. 101-123.

63 Cet appel à la pitié apparaît par exemple dans les séquences du père Rivoli et de la pitoyable “ *fillette de joie* ”.

64 Les farces de Mirbeau, recueillies dans le tome III de son *Théâtre complet*, annoncent par bien des aspects celles d'Eugène Ionesco, et notamment *Rhinocéros*.

depuis des décennies. Mais sur la base de faits qu'ils découvrent sous un jour nouveau et qui constituent autant de révélations pour eux. La dérision a pour première fonction de saper cet obstacle, infranchissable pour le commun des mortels, que constitue la " respectabilité ". Aux yeux de Mirbeau, elle est " *pure grimace* ", c'est-à-dire qu'elle en impose aux imbéciles par de faux-semblants, elle les trompe, elle les aveugle, pour mieux s'assurer de leur docilité. En faisant apparaître les puissants de ce monde dans leur hideuse nudité, en arrachant leur masque, en révélant leurs pensées sordides, en démystifiant les institutions les plus prestigieuses, telles que l'Armée, ou l'Institut, l'Église catholique ou la " Justice ", et les valeurs consacrées, telles que le patriotisme ou les décorations, le suffrage universel ou les millions mal acquis par les forbans des affaires, Mirbeau permet au lecteur d'ouvrir enfin les yeux et de juger sur la réalité des choses, et non sur leur apparence trompeuse. *Les 21 jours* poursuit le combat qu'il a engagé depuis près de vingt ans, jusque dans *Le Journal d'une femme de chambre*, publié un an plus tôt, pour mettre à nu toutes les tares et toutes les " *bosses morales* " des classes dominantes.

Les *interviews* imaginaires, qui feront florès au *Canard enchaîné*, sont l'une des plus efficaces inventions de notre contempteur patenté des mœurs bourgeoises. Rien de tel que le déballage naïf des insanités et des monstruosité prêtées aux grands de ce monde, le général Archinard ou Georges Leygues, pour interdire désormais aux lecteurs point trop bornés d'être de nouveau dupes de leurs grimaces. Il en va de même de l'éloge paradoxal, illustré avant Mirbeau par Érasme, Rabelais, Montesquieu, Thomas de Quincey et Paul Lafargue : en prenant le contre-pied des valeurs admises et des habitudes de pensée, en faisant semblant de trouver excellent ce qui est évidemment absurde ou monstrueux (la propagande électorale la plus mensongère et éhontée, le massacre de prétendus " sauvages " au nom de la civilisation, ou le vol par tous les moyens, présenté comme la pierre angulaire de la société bourgeoise), il peut créer chez le lecteur de bonne foi le choc qui l'amènera à s'interroger sur les normes morales et sociales. L'humour, qui en est le principe, est donc potentiellement subversif.

Didactiquement, il met au jour les rouages cachés des " *turpitudes sociales* ", notamment dans quatre épisodes significatifs.

- Celui du *gentleman*-cambrioleur, précurseur d'Arsène Lupin, nous démontre que toute la société contemporaine repose sur le vol, et qu'il est, par conséquent, plus honnête, pour qui a des " *scrupules*⁶⁵ ", de voler ouvertement, en assumant courageusement le choix de son honorable profession, que d'occulter lâchement ses extorsions légalisées derrière le commode paravent des affaires ou de la politique, du journalisme ou de la vie mondaine.

- Le destin pathétique d'un vieux paysan, le père Rivoli, qui n'a le droit, sous peine de ruineuses amendes, ni de réparer son mur qui menace ruine, ni de le laisser en l'état, souligne la monstruosité de réglementations absurdes et contradictoires et d'une bureaucratie homicide bardée de bonne conscience⁶⁶.

- Le témoignage du menuisier, dont le règlement hospitalier a tué les enfants, frappe d'infamie les politiciens natalistes qui, à l'instar du sénateur Piot, sont avides de disposer de chair à canon pour les prochains massacres et sont tout prêts à lui imposer de nouvelles taxes sous prétexte qu'il n'a plus d'enfants et qu'il se comporte donc en mauvais citoyen⁶⁷.

- Quant à la mésaventure cocasse de Jean Guenille, qualifié de " *héros* " pour avoir de son plein gré apporté au commissariat un portefeuille bourré de gros billets, mais que le Commissaire

65 *Scrupules* (1902) est le titre de la farce que Mirbeau a tirée de ce récit.

66 Cette bonne conscience homicide n'est pas l'apanage des riches : chaque " petit " qui possède un pouvoir, fût-il modeste, en est également bardé quand il l'exerce sur plus petit que lui.

67 À la fin de l'année 1900, Mirbeau a mené toute une campagne, d'inspiration néo-malthusienne, contre la politique nataliste mise en œuvre, dans une série de six articles du *Journal* intitulés " Dépopulation ".

expédie au Dépôt pour délit de vagabondage⁶⁸, comme s'il était un délinquant dangereux pour le prétendu "ordre social" ("il faut que force reste à la loi"), elle est révélatrice d'un désordre foncier, où les pauvres n'ont d'autre droit que celui de s'écraser devant l'Autorité et de crever de faim et de misère⁶⁹.

Il apparaît alors que c'est au cœur même de la loi, et non dans ses marges, qu'est tapie l'injustice sociale : c'est dans la règle elle-même, et pas seulement dans son application, que résident l'abus et l'arbitraire ; c'est dans la généralité, et pas seulement dans l'exception, que gît la criminelle aberration de l'organisation sociale à subvertir. Mirbeau, anarchiste conséquent, nous oblige ainsi à découvrir qu'il ne s'agit nullement là de "bavures" regrettables, comme disent euphémiquement les policiers qui viennent d'abattre à bout portant un jeune "basané" suspect, mais somme toute marginales et ne remettant pas fondamentalement en cause la société bourgeoise, mais que ces monstruosité sont au contraire le résultat logique, inéluctable, et sanctifié par la Loi, de la société capitaliste et du système politique prétendument "démocratique" que les riches ont mis en place pour mieux écraser les pauvres sous leur "talon de fer", selon l'éloquente expression de Jack London⁷⁰.

En mettant à nu les mécanismes des âmes en même temps que ceux des institutions, Mirbeau nous oblige à ouvrir les yeux et, du même coup, comme le théoriserait Bertolt Brecht trente ans plus tard, à exercer notre libre-arbitre : si nous ne nous révoltons pas contre une société foncièrement pourrie et criminelle, alors nous en sommes complices, mais dorénavant en toute connaissance de cause et sans échappatoires. La bonne conscience ne serait plus, dorénavant, que de la mauvaise foi.

LA MISÈRE DE NOTRE CONDITION

Il ne faudrait point pour autant en conclure que *Les 21 jours d'un neurasthénique* n'est qu'une œuvre de conscientisation, voire d'*agit-prop*, comme a tendance à le croire, par trop sommairement, le compagnon Jean Grave⁷¹ : "Ces personnages sont fort peu sympathiques, cela s'explique ; ils sont des dirigeants, des notables, des gens bien posés dans leur monde. C'est comme critique de ce monde qu'ils sont intéressants à noter⁷²." Car, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*, Mirbeau ne stigmatise pas seulement les nantis, et n'incrimine pas seulement les structures sociales qui leur garantissent l'impunité. Hostile à toute espèce de manichéisme mutilant, il est bien convaincu que **tous** les hommes, y compris les victimes, sont déterminés par leurs instincts ataviques (la fameuse "loi du meurtre" illustrée paroxystiquement par *Le Jardin des supplices*), plus encore que par le conditionnement socio-culturel. Sous un vernis de civilisation, l'homme est par nature un grand fauve, dont les appétits, mal refoulés ou péniblement canalisés, refont surface à la première occasion, aussi bien chez un prolétaire comme Ives Lagoanec, ouvrier agricole et cocher, que chez un bon bourgeois apparemment respectable tel que M. Tarte, qui tous deux parviennent au comble de la volupté par la pratique du meurtre. Il n'est pas jusqu'au narrateur – personnage à qui l'on a coutume de faire *a priori* confiance et qui se donne souvent en exemple –,

68 La presse du 4 mai 1993 évoque un cas similaire : un athlète congolais a reçu en même temps une décoration, pour avoir sauvé, au péril de sa vie, une femme en train de se noyer, et un arrêté d'expulsion, parce qu'il était en situation irrégulière, bien que marié à une Française...

69 "Qu'est-ce que cela me fait, à moi, la richesse d'un pays où je n'ai qu'un droit, celui de crever de misère, d'ignorance et de servitude ?", déclare le menuisier des 21 jours.

70 Arnaud Vareille écrit à ce propos (art. cit., p. 160) que tous les récits "sont reçus comme allant de soi et vérifiant les principes mêmes sur lesquels s'est édifiée la III^e République, et ce, malgré leur caractère aberrant, grotesque ou encore révoltant".

71 Sur les relations entre Octave Mirbeau et Jean Grave, voir notre édition de leur *Correspondance*, Éditions du Fourneau, Paris, 1994.

72 *Les Temps nouveaux*, n° 26, octobre 1901, p. 688.

qui ne reconnaisse avoir eu du mal à résister à ces pulsions, puisqu'à deux reprises, par son silence, il se fait consciemment le complice d'assassins tout prêts à récidiver, et qu'il affirme, sans le moindre scrupule, “ *souffrir vraiment* ” de ne pas s'autoriser à supprimer “ *l'avorton* ” Tarabustin, comme l'envie l'en “ *tarabuste* ” si vivement. La Nature et la Société conjuguent leurs efforts pour mettre en œuvre l'inexorable “ *loi universelle de la destruction* ” affirmée par Joseph de Maistre, loi que rappelle également, dans un autre registre, l'épisode du hérisson et de la vipère. La condition humaine est donc bien, une nouvelle fois, au cœur des interrogations du neurasthénique romancier, qui, refusant de se voiler la face, nous en présente une vision lucide et désespérée⁷³.

Les hommes ne sont pas seulement soumis à la loi infrangible du meurtre. Ils sont aussi condamnés à la solitude et à l'incommunicabilité, à l'insatisfaction et à l'ennui⁷⁴, au mal-être et à l'angoisse existentielle ; il sont en permanence tirillés à hue et à dia, entre des “ *postulations* ”, comme dit Baudelaire, simultanées et contradictoires qui les déchirent et les désaxent. Si la société est folle, la vie l'est tout autant. Si l'une éveille, chez les êtres sensibles, la pitié et la révolte, l'autre ne peut susciter, chez les êtres pensants, que “ *l'horreur d'être un homme* ”, selon la formule du poète Leconte de Lisle que Mirbeau se plaît à citer. Et c'est précisément la conscience de cette “ *horreur* ”, de l'infinie distance qui sépare la réalité de l'homme⁷⁵, au “ *cœur vide et plein d'ordure* ”, selon l'expression de Pascal, de l'idéal auquel il aspire, confusément et désespérément, qui est à la racine de ce mal du siècle, que l'on a banalisé et médicalisé sous l'appellation de neurasthénie, et dont Mirbeau, au début de sa carrière journalistique, faisait jadis l'étiologie dans *Paris déshabillé*⁷⁶ (1880), les *Petits poèmes parisiens*⁷⁷ (1882) et les *Chroniques du Diable*⁷⁸ (1884-1885).

Cette neurasthénie n'est pas seulement le fruit de l'infamie des hommes, ni le simple effet d'une mode, bien qu'il y ait effectivement des maladies “ *à la mode* ” et qui “ *se portent bien* ”, comme Mirbeau l'a noté dans *Paris déshabillé*⁷⁹. Elle résulte aussi de la prise de conscience du poids écrasant d'un univers sans rime ni raison, prison ou caveau où l'atmosphère est “ *irrespirable et mortelle*⁸⁰ ”, et qui inspire une “ *incurable tristesse* ” et un “ *noir découragement* ” impossibles à fuir, fût-ce dans une station thermale ou au fin fond des montagnes ariégeoises⁸¹. Bref, une “ *nausée* ” pré-sartrienne, comme dans *Le Journal d'une femme de chambre*. Force est de

73 Voir l'essai de Pierre Michel, *Lucidité, désespoir et écriture*, Société Octave Mirbeau – Presses Universitaires d'Angers, 2001.

74 “ *Les désirs satisfaits n'ont plus de joie pour nous... Et nous n'aimons rien autant que le rêve, qui est l'éternelle et vaine aspiration vers un bien que nous savons inétreignable* ”, analyse le narrateur. Vision pascalienne de l'humaine condition, mais sans l'illusoire perspective du salut chrétien. Au-delà de la satire du monde des nantis, Mirbeau nous trace un noir tableau de “ *cette humanité vagabonde qui promène son ennui de néant en chaos* ”, sans jamais trouver de “ *divertissement* ” réellement efficace pour chasser l'ennui, comme le narrateur en fait l'amer constat au début du chapitre XXIII.

75 Cette réalité, pour le narrateur, c'est “ *le bruit des passions, des manies, des habitudes secrètes, des tares, des vices, des misères cachées, toutes choses par où je reconnais et par où j'entends vivre l'âme de l'homme [...] en face de lui-même.* ”

76 Publié par Pierre Michel et Jean-François Nivet, aux éditions de L'Échoppe, Caen, 1991.

77 Publiés par Pierre Michel aux éditions À l'écart, Alluyes, 1994.

78 Publiées par Pierre Michel, dans les *Annales littéraires de l'université de Besançon*, 1994.

79 Octave Mirbeau, *Paris déshabillé*, *loc. cit.*, p. 15.

80 “ *J'ai cette impression d'être enfermé vivant, non dans une prison, mais dans un caveau* ”, note le narrateur. On peut relever ici l'influence d'Edgar Poe, qui était déjà sensible dans *Le Calvaire*.

81 C'est l'amer constat que fait Roger Fresselou, dans le dernier chapitre des *21 jours* : “ *Eh bien, non, les hommes sont les mêmes partout... Ils ne diffèrent que par les gestes... Et, encore, du sommet silencieux où je les vois, les gestes disparaissent... Ce n'est qu'un grouillement de troupeau qui, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, s'achemine vers la mort... Le progrès, dis-tu?... Mais le progrès c'est, plus rapide, plus conscient, un pas en avant vers l'inéluctable fin... Alors, je suis resté ici où il n'y a plus rien que des cendres, des pierres brûlées, des sèves éteintes, où tout est rentré, déjà, dans le grand silence des choses mortes.* ”

reconnaître que cette nauséuse lucidité face à l'inéluctable acheminement de toutes choses vers la mort ne fait pas bon ménage avec le volontarisme de l'intellectuel, soucieux d'apporter sa pierre à l'édifice du progrès moral et social⁸². Le dialogue final entre le narrateur et Roger Fresselou est en réalité un dialogue intérieur, où s'affrontent les deux facettes de l'écrivain : d'un côté, le nihiliste, qui a choisi de vivre comme un mort dans sa retraite de pierre⁸³, parce qu'il ne croit pas à la possibilité de parvenir au beau, au vrai ni au juste et qu'il ne juge pas l'homme corrigible ni la société amendable ; de l'autre, l'écrivain engagé, qui a choisi de vivre parmi les pauvres hommes et l'agitation des foules moutonnières et manipulables, et qui a besoin de croire à la possibilité du progrès – ou de faire comme s'il y croyait – afin de justifier ses combats multiformes, ou tout simplement de rendre la vie supportable. Le romancier ne tranche pas et, devant cette aporie, nous laisse toute latitude de conclure comme nous l'entendrons – si tant est qu'une conclusion soit même possible ! À l'absence de toute signification de l'univers, il n'a garde de vouloir en substituer une : il se refuse toujours à être un berger, car pour lui, tous ceux qui prétendent éduquer et mener les hommes, et à qui il a dédié ironiquement son *Jardin des supplices*, ne sont et ne peuvent être que de mauvais bergers⁸⁴.

LE TRIOMPHE DE L'HUMOUR

Mais, au moment même où semble triompher la mort et alors qu'il nous révèle les causes du mal qui le mine et qui rejaillit sur le monde entier, Mirbeau nous en apporte le remède : plus efficace que l'action politique, à laquelle il ne croit guère, car il est lucide et sans illusions sur les hommes et les institutions, il y a la transfiguration par l'art. Car c'est précisément en exprimant son irrépressible “*dégoût pour la vie et pour les hommes*”, écrit André Beaunier, et en peignant au vitriol les fripouilles et les guignols qu'il exècre, avec une intensité prodigieuse, un “*humour étonnant*” et une “*incomparable drôlerie*”⁸⁵, qu'il parvient à dépasser le nihilisme, à rendre l'existence moins atroce, peut-être même, par la magie des mots, et malgré qu'il en ait, à lui donner une valeur, voire un “sens”, qu'elle ne saurait avoir par elle-même. Alors que l'on devrait s'horrifier, trembler, hurler de rage et de désespoir, à la lecture de tant de monstruosité sociale et à l'évocation du néant et du chaos de la vie, “*on se laisse au contraire entraîner*” par une jubilation contagieuse, on “*s'enfièvre*” et on “*éclate de rire*”, comme le note avec justesse Roland Dorgelès, “*ravi*” par “*la mauvaise foi*”, “*la verve débridée*” et la truculence du romancier⁸⁶. Les inventions burlesques⁸⁷, les rapprochements incongrus⁸⁸, les cocasseries verbales⁸⁹, l'absurdité de toutes choses, l'excès même de la caricature, tout contribue à nous faire sourire ou rire de réalités, sociales ou existentielles, qui, perçues sans être filtrées à travers le miroir, déformant mais roboratif, de l'humour et de l'ironie, nous paraîtraient insupportables.

Le pessimisme et le désespoir d'Octave Mirbeau s'avèrent paradoxalement toniques et jubilatoires ! Une fois de plus, l'humour, qui est, dit-on, la politesse du désespoir, et la “*sorcellerie*

82 Sur cette contradiction, voir notre introduction au *Journal d'une femme de chambre*.

83 La retraite de Mirbeau se fait plutôt au milieu des fleurs, comme celle de son ami Claude Monet, ce qui le distingue sensiblement de Roger Fresselou.

84 Rappelons que la première grande pièce de Mirbeau, tragédie prolétarienne en cinq actes créée en décembre 1897, soit au début de l'affaire Dreyfus, s'intitule précisément *Les Mauvais bergers*.

85 *Revue bleue*, 31 août 1901.

86 Roland Dorgelès, *Portraits sans retouches*, loc. cit.

87 Par exemple, celles de Clara Fistule ou de la famille Tarabustin.

88 Par exemple, “*jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux*”...

89 Par exemple, les énumérations au sein desquelles s'est glissé un intrus, telle celle relative au marquis de Portpierre, “*content de son automobile, qui, parfois, écrasait sur les routes des chiens, des moutons, des enfants et des veaux*”.

*évocatoire*⁹⁰ des mots, en transfigurant le monde tel qu'il le perçoit pour en dégager les côtés bouffons et risibles plutôt que d'avoir à en pleurer, constituent pour l'écrivain la plus efficace des thérapies, et, par la même occasion, fournissent aux lecteurs les armes dont ils ont besoin pour vivre un peu moins mal en affirmant par le rire, expression de leur lucidité, qu'ils sont supérieurs à cela même qui les écrase et qui les broie. De même que sur la pourriture éclosent les fleurs les plus somptueuses, comme Mirbeau l'a illustré dans *Le Jardin des supplices*, c'est du fond de la dérégulation que s'élève un ricanement jouissif⁹¹, expression de la résistance et de la force de l'esprit lucide. Quarante ans plus tard, Albert Camus fera sienne cette philosophie marquée au coin du stoïcisme et conclura son *Mythe de Sisyphe* par cette formule qui, du désespoir, devrait permettre de s'élever jusqu'à la béatitude dont parle André Comte-Sponville⁹² : " *Il faut imaginer Sisyphe heureux.* "

Pierre MICHEL
Président de la Société Octave Mirbeau

POUR EN SAVOIR PLUS

1. Ouvrages généraux sur Mirbeau :

Les deux ouvrages principaux sont :

- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, *Octave Mirbeau, l'imprécauteur au cœur fidèle*, Librairie Séguier, Paris 1990, 1020 pages.

- Michel, Pierre, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995, 390 pages.

Autres publications :

- Carr, Reginald, *Anarchism in France - The Case of Octave Mirbeau*, Manchester University Press, 1977, 190 pages.

- Herzfeld, Claude, *La Figure de Méduse dans l'œuvre d'Octave Mirbeau*, Nizet, Paris, 1992, 107 pages.

- Herzfeld, Claude, *Le Monde imaginaire d'Octave Mirbeau*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 105 pages.

- Lloyd, Christopher, *Mirbeau's fictions*, University of Durham, 1996, 114 pages.

- McCaffrey, Enda, *Octave Mirbeau's literary intellectual evolution as a French writer*, Edwin Mellen Press, Lewiston (N.-Y.), 2000, 246 pages.

- Michel, Pierre (éd.), *Octave Mirbeau*, Actes du colloque d'Angers, Presses de l'Université d'Angers, 1992, 480 pages.

- Michel, Pierre (éd.), *Colloque Octave Mirbeau*, Actes du colloque du Prieuré Saint-Michel, Éditions du Demi-Cercle, Paris, 1994, 140 pages.

- Michel, Pierre, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, Éditions À l'écart, Reims, 1993, 65 pages.

- Michel, Pierre, *Octave Mirbeau*, Société Octave Mirbeau, Angers, 1998 (rééd. 2000), 48 pages.

- Michel, Pierre, *Lucidité, désespoir et écriture*, Presses de l'Université d'Angers - Société Octave Mirbeau, 2001, 89 pages.

- Schwarz, Martin, *Octave - Mirbeau, vie et œuvre*, Mouton, Paris – La Haye, 1965, 205 pages.

Revues :

- Dossier " Octave Mirbeau ", *Cahiers naturalistes*, n° 64, 1990, 100 pages, réalisé par Pierre Michel et Jean-François Nivet.

90 L'expression est de Baudelaire.

91 Pensons au rire sardonique de l'abbé Jules dans les dernières lignes du roman homonyme de 1888.

92 André Comte-Sponville, *Traité du désespoir et de la béatitude*, P. U. F., Paris, deux volumes, 1984.

- Numéro “ Octave Mirbeau ” de *L’Orne littéraire*, juin 1992, 105 pages, réalisé par Pierre Michel.
- Numéro “ Octave Mirbeau ” d’*Europe*, mars 1999, 140 pages, coordonné par Pierre Michel.
- Numéro “ Mirbeau-Sartre écrivain ” de *Dix-neuf / Vingt*, Eurédit, n° 10, octobre 2000, 116 pages, coordonné par Éléonore Roy-Reverzy.
- Numéro “ Vallès-Mirbeau, journalisme et littérature ” de *Autour de Vallès*, n° 31, décembre 2001, coordonné par Marie-Françoise Montaubin, 317 pages.
- Numéro “ Octave Mirbeau ” de *Lettres actuelles*, à paraître au printemps 2003, coordonné par Pierre Michel.
- Dix numéros des *Cahiers Octave Mirbeau*, Angers, Société Octave Mirbeau, 1994-2003, 3600 pages, coordonnés par Pierre Michel.

2. Études des 21 jours d’un neurasthénique :

- Bablon-Dubreuil, Monique, “ Une Fin-de-siècle neurasthénique : le cas Mirbeau ”, *Romantisme*, n° 94, décembre 1994, pp. 28-38.
- Fouano, Rodolphe, préface des *21 jours d’un neurasthénique*, Éditions de Septembre, Paris, 1990, pp. 5-8.
- Gorsse, Pierre de, “ Les Vingt et un jours d’Octave Mirbeau à Luchon ”, Tarbes, *Revue de Comminges*, 3^e trimestre 1966, pp. 163-176.
- Grommes, Wieland, “ Nachwort ” [postface] de *Nie wieder Höhenluft* [traduction allemande des *21 jours d’un neurasthénique*], Manholt, Brême, octobre 2000, pp. 378-399.
- Huzarski, Jerzy, “ Oktawiusz Mirbeau ”, préface de *Kartki z notatnika nerwowca*, traduction polonaise des *21 jours d’un neurasthénique*, Varsovie, Odzrodzenie, 1910, pp. I-XXIII ; reprise de l’étude critique parue en juin-juillet 1910 dans *Wolne Slowo*, n° 86 à 91 [en polonais].
- Juin, Hubert, préface des *21 jours d’un neurasthénique*, U. G. E., Paris, 10/18, 1977, pp. 7-38.
- Lair, Samuel, “ Destins du conflit chez Octave Mirbeau : des *21 jours d’un neurasthénique* à *La 628-E8* ”, Actes du colloque de Lorient, *Dynamiques du conflit*, CRELLIC – Université de Bretagne-Sud, Lorient, 2003, pp. 179-191.
- Le Bras, Nathalie, *L’Écriture pamphlétaire dans l’œuvre romanesque d’Octave Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Strasbourg, juin 1999, 150 pages.
- Le Poncin, Marion, *La Ville d’eaux dans “Mont-Oriol” de Maupassant, “La Doulou” de Daudet et “Les 21 jours d’un neurasthénique” de Mirbeau*, mémoire de maîtrise dactylographié, Université de Paris IV-Sorbonne, 1995.
- Lloyd, Christopher, “ Mirbeau's hedgehog ”, *Nineteenth century french studies*, automne 1992, pp. 149-167.
- Michel, Pierre, et Nivet, Jean-François, préface et introductions thématiques aux *Contes cruels* de Mirbeau, 2 volumes, Séguier, 1990, et Les Belles Lettres, 2000 (t. I, pp. 7-31, 50-54, 246-248, et t. II, pp. 10-14, 160-164 et 420-422).
- Michel, Pierre, “ De l’anarchisme à la mort du roman ”, préface aux *21 jours d’un neurasthénique*, Nantes, Éditions du Passer, 1998, pp. 7-14.
- Michel, Pierre, “ Introduction ”, in *Œuvre romanesque* d’Octave Mirbeau, Buchet/Chastel, Paris - Société Octave Mirbeau, Angers, 2001, t. III, pp. 9-16.
- Moukabari, Hanan, *L’Esthétique de la cruauté dans les œuvres narratives d’Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toulouse-Le Mirail, décembre 1999, 534 pages [passim].
- Roussel, Lucie, *Exorcisme et paradoxes : Mirbeau en proie à l’imaginaire fin de siècle dans “Les 21 jours d’un neurasthénique”*, mémoire de maîtrise dactylographié, université de Metz, juin 2003, 103 pages.
- Roussel, Lucie, *Cauchemars et hallucinations chez Mirbeau – Les enjeux d’une association in*

“L’Abbé Jules”, “Dans le ciel” et “Les 21 jours d’un neurasthénique”, mémoire de D.E.A. dactylographié, université de Metz, juin 2004, 117 pages.

- Roy-Reverzy, Éléonore, “Mirbeau excentrique”, *Dix-Neuf / Vingt*, n°10, octobre 2000 [parution septembre 2002], pp. 77-89.

- Roy-Reverzy, Éléonore, “Mirbeau satirique, les romans du tournant du siècle”, *Vallès-Mirbeau - Journalisme et littérature*, in *Autour de Vallès*, n° 31, Saint-Étienne, décembre 2001, pp. 181-194.

- Roy-Reverzy, Éléonore, “Mirbeau et le roman : de l’importance du fumier - De *Dans le ciel* aux *21 jours d’un neurasthénique*”, Mont-de-Marsan, *Lettres actuelles*, numéro spécial “Octave Mirbeau”, à paraître en 2003.

- Vareille, Arnaud, “Un mode d’expression de l’anticolonialisme mirbellien - la logique du lieu dans *Les 21 jours d’un neurasthénique*”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 9, mars 2002, pp. 145-169.

- Wagniar, Jean-François, “Les Représentations de l’errance et des vagabonds dans l’œuvre d’Octave Mirbeau”, Angers, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, avril 2001, pp. 306-315.

- Walker, John, *L’Ironie de la douleur - L’Œuvre d’Octave Mirbeau*, thèse dactylographiée, Université de Toronto, 1954, pp. 309-316.

- Ziegler, Robert, “The Landscape of Death in Octave Mirbeau”, *L’Esprit créateur*, hiver 1995, vol. XXXV, n° 4, pp. 71-82.

- Ziegler, Robert, “Jeux de massacre”, Angers, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 8, avril 2001, pp. 172-182.

- Ziegler, Robert, “Naturalism as Paranoia in Octave Mirbeau”, *French Forum*, printemps 2002, vol. 27, n° 2, pp. 49-63.

3. Fonds Octave Mirbeau

Un Fonds Octave Mirbeau, ouvert aux chercheurs, a été constitué à la Bibliothèque Universitaire d’Angers. Il comprend toutes les œuvres de Mirbeau en français, ses quelque 2000 articles, 125 traductions en une vingtaine de langues, tous les livres, toutes les études universitaires et tous les articles consacrés à Mirbeau. Son catalogue, d’environ 800 pages, est consultable sur Internet (site de la B.U. d’Angers : <http://buweb.univ.angers.fr/EXTRANET/OctaveMirbeau>), ainsi que 800 articles de Mirbeau, qui ont été numérisés.

**Pour adhérer à la Société Octave Mirbeau,
qui donne droit aux *Cahiers Octave Mirbeau*,
adresser un chèque de 31 euros (15, 50 pour les étudiants)
au siège social de la Société Octave Mirbeau,
10 bis rue André Gautier, 49000 - ANGERS
michel.mirbeau@free.fr**